

tre d'Anglais, telle autre d'Écossais, telle autre d'Irlandais, telle autre d'Américains. Mais ne serait-il pas bon de réunir de temps à autre tout ce monde-là, de leur faire avoir entre eux des relations de société, comme chaque jour ils peuvent avoir des relations d'affaires ? Est-ce que cela ne ferait rien pour la morale publique ? Nous pensons que de semblables réunions ont un bien bon effet, et nous espérons que nos compatriotes iront en foule aux *Soirées*, et surtout qu'elles seront embellies par la présence de nos dames Canadiennes.

THE LITERARY GARLAND.

Nous accusons la réception du 1er. No. de la 3me. série de cette jolie et intéressante publication. La *Guirlande Littéraire* est composée de fleurs exotiques et du pays. Elle renferme un excellent choix de morceaux de prose et de poésie, une jolie gravure sur acier, et un morceau de musique. A ceux de nos compatriotes Canadiens qui aiment à suivre les progrès de la littérature anglaise au Canada, et à ceux qui veulent encourager des efforts comme ceux que les propriétaires de la *Guirlande* font chaque jour pour propager le goût des lettres, nous recommandons le dernier No. de Janvier. Ils verront que cette publication est bien digne d'orner leurs bibliothèques.

MÉLANGES.

Du Courrier des Etats-Unis.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Paris, 25 novembre.

Il en est des gens du monde comme des comédiens. Les uns et les autres veulent qu'après les voyages de la belle saison leur rentrée produise de l'effet le plus possible.—Nous parlons des gens qui considèrent le monde comme un théâtre sur lequel ils prétendent tenir les premiers emplois et jouer les rôles importants. Pour ces acteurs de salons, tout le secret est de retarder le moment où ils doivent paraître : l'effet désiré repose tout entier sur les calculs d'une habile temporisation. L'art de se faire attendre est quelquefois le secret des grands succès. Mais n'allez pas croire que ce soit là une chose facile. Rien n'est plus dangereux que l'absence, et pour en tirer profit il faut la ménager avec adresse, avec coquetterie, avec précision. L'absence a deux époques distinctes et variables : dans la première, on vous désire ; dans la seconde, on vous oublie. Le grand art est de discerner et saisir l'instant suprême, l'heure favorable où vous pourrez recueillir les bénéfices en esquivant les périls. Il faut encore que l'absence soit transparente ;—il faut avoir semé des souvenirs qui fleurissent pendant que vous n'êtes pas là ; il faut savoir se manifester secrètement, comme ces génies invisibles qui se révèlent sans se montrer. Voilà le difficile ; voilà ce qui n'est pas à la portée de toutes les prétentions.

Cette tactique exige avant tout une parfaite connaissance du monde et une juste appréciation de soi-même ; puis, viennent les soins ingénieux, les ruses délicates, le charlatanisme finement dissimulé. A ce jeu-là, comme à tous les autres, la fortune favorise quelques joueurs et trahit le plus grand nombre. On perd surtout pour avoir trop attendu ;—vous manquez votre effet pour avoir voulu vous faire désirer plus longtemps que vos moyens ne vous le permettaient. Les femmes, qui dans la comédie de salon tiennent l'emploi des grandes coquettes, apportent chaque hiver à leur rentrée de longs délais et de savants retards. Elles attendent que les débuts soient terminés. De charmantes ingénues, qui n'étaient pas redoutables l'année dernière, passent à l'emploi des premiers rôles en vertu des privilèges du mariage. On les fête, on les applaudit, la concurrence serait périlleuse ; attendons que le premier

moment d'enthousiasme se soit évaporé. La foule, qui fait les réputations et qui aime les nouveautés, va choisir parmi ces nouvelles venues quelques divinités offertes au culte de la mode ; on s'empressera autour d'elles ; on proclamera leur supériorité ; elles auront dans leur parti les troupes légères qui forment l'avant-garde de l'opinion ; elles auront aussi tous les fâts repoussés ailleurs et enchantés de voir renaitre leurs espérances de conquêtes.

La mode est sans mémoire pour les anciens triomphes, sans religion pour les idoles d'hier. On dira bientôt d'une de ces nouvelles merveilleuses : "C'est la reine des salons" Et la grande coquette, qui n'aura pas encore reparu dans le monde, conservera la radieuse sérénité de son amour-propre et pourra répondre tout bas : "On l'a proclamée reine parce que je n'y étais pas." Forte de cette encourageante conviction, il ne lui reste plus qu'à se tenir prête pour le moment décisif où le succès de la débutante aura jeté son premier feu. Alors l'enthousiasme se repose pour reprendre haleine, l'envie et la jalousie relèvent la tête, la critique signale quelques défauts, les fâts, encore une fois déçus, passent à l'ennemi : la réaction est flagrante.—Reparaissiez maintenant, vous que le monde admire depuis longtemps, et vous reprendrez vos anciens droits, vous retrouverez vos anciens courtisans. Votre absence vous a sauvé du danger de la lutte, vous n'avez pas été vaincue, et il en sera encore ici comme au théâtre, où la reprise d'un ancien chef-d'œuvre produit souvent plus d'effet que la nouveauté la plus brillante.

Ne pas se hâter de reparaitre dans les salons lorsqu'ils se rouvrent, c'est dire au monde que l'on peut se passer de lui, et le monde vous estime et vous recherche d'autant plus que vous semblez attacher moins de prix à ses agréments ; il épuise alors toute son amabilité, toutes ses grâces pour vous attirer et vous captiver.

Dans presque toutes les circonstances de la vie, l'avantage est pour ceux qui se présentent les derniers. La mode en cela ne fait que suivre un principe salutaire que la raison et l'expérience appliquent souvent aux affaires sérieuses et aux intérêts les plus graves.

Jusqu'à l'ouverture des salons, la littérature et le théâtre fourniront presque seuls des alimens à la chronique parisienne.—contenons-nous donc d'une petite anecdote que nous donne aujourd'hui le sport :

Un de nos dandys les plus connus sur le turf a reçu de la nature, outre autres dons heureux, une force herculéenne. Très fier de cet avantage, qu'une bonne éducation a singulièrement développé, on l'a vu souvent regretter que sa position sociale ne lui permit pas de faire briller publiquement son mérite. De même que Louis XIV maudissait la grandeur qui l'enchaînait au rivage, notre dandy déplore en maintes circonstances la condition aristocratique qui enchaîne son bras puissant et qui retient son poing formidable élegantement emprisonné dans un gant jaune.—Mais il se dédommage en particulier des sacrifices qui lui sont imposés en public, et, sans ce rapport, il imite encore le grand roi, que ne dédaignait pas de battre ses gens, lorsque ses ministres ou ses favorites l'avaient mis en colère. Le dandy a plusieurs domestiques ; il en change souvent, et chaque fois qu'il en met un à la porte, il lui administre préalablement une vigoureuse correction. C'est à peu près le seul moyen qu'il ait d'exercer de temps en temps la pesanteur de son bras, et de pratiquer les leçons que lui a données un habile professeur dans l'art de boxer.—Dernièrement notre héros s'étant levé de fort mauvaise humeur, trouva deux de ses gens en faute ; c'était une double bonne fortune qu'il se garda bien de négliger. Il s'empressa donc de retrousser ses manches pour donner congé à Tom et à Pierre. Ce fut Tom qui comparut le premier devant son maître irrité ; ou lui adressa de violents reproches, il osa répliquer, et aussitôt une grêle de coups de poings fondit sur le pauvre diable. Quand le valet eut reçu son compte, le gentleman lui dit :—Je te chasse.

Puis ce fut le tour de Pierre. Mais Pierre était un garçon qui avait une mauvaise tête et de bons bras, il connaissait ses droits mieux que ses devoirs, et il n'eut pas plutôt reçu un coup de poing qu'il en rendit deux. Le groom révolté continua vaillamment la lutte et finit par terrasser son noble adversaire. Après sa défaite, le gentleman se releva tranquillement et dit à Pierre :—Toi, je te garde.

"Qu'est ce qu'un nom ?" dirons-nous, puisque celui du fameux Rothschild n'a pu lui faire obtenir un crédit de six sous. Ce banquier millionnaire ayant été surpris dans la rue par un grain de pluie, et ne rencontrant point de voiture de place, s'était tout simplement jeté dans un omnibus qui passait. Arrivé en face de la Bourse, il fait signe au conducteur d'arrêter, met pied à terre, et se dirigeait déjà vers le temple de la Fortune, absorbé dans les opérations financières du jour, quand le conducteur s'écrie : "Arrêtez ! vous n'avez pas payé votre place."— "Ah ! j'oubliais" fit le baron en commençant à chercher dans sa poche que par malheur il trouve vide, fait qu'il expose au conducteur. "Pas

de mauvaise plaisanterie, *fareur!* reprit le conducteur, il faut en finir et vite même, car je ne puis pas attendre ici tout le jour." Je n'ai pas de sous, ajoute le financier, mais voici ma carte et....." Le conducteur repoussa la carte et interrompit les excuses du baron par un torrent d'injures. "Insolent ! Je suis le baron de Rothschild.—*Commais pas, je veux mes six sous.*" Le banquier, tout à la fois irrité et amusé de l'aventure, tire de son portefeuille un coupon de 80,000 fr. de rentes 5 p. 0/0 de l'État, et demande le change à son persécuteur. A l'instant même arrive un ami qui, au grand plaisir des deux parties, paye les malencontreux six sous. Alors le conducteur, comme frappé de remords, fit une profonde révérence, et assura le baron que, s'il était réellement sans argent, il lui prêterait dix francs avec plaisir.

Le célèbre amiral Cochrane vient de mourir. Il était célèbre en Angleterre pour un procès qu'il avait eu, en 1805, devant la cour des pairs d'Angleterre, pour une manœuvre de bourse dont il fut parlé à cette époque dans toute l'Europe. Un jour du mois de décembre 1804, vers midi, l'on vit arriver au milieu de la cité de Londres une calèche de voyage attelée de quatre chevaux couverts de poussière. Cette calèche était couronnée d'une multitude de drapeaux blancs, et le cocher ainsi que les postillons avaient des cocardes blanches à leurs tricorne, et s'avancèrent à bride abattue en criant : *Napoléon est mort ! vivent les Bourbons!* Ils annonçaient aux spéculateurs de la bourse que l'usurpateur français avait essuyé une grande défaite, et qu'il avait été tué au milieu de la bataille ! Louis XVIII, ajoutaient-ils, était en route pour revenir à Paris. Cette nouvelle extraordinaire produisit immédiatement une hausse de 8 ou 10 0/0, et lord Cochrane réalisa immédiatement deux ou trois millions sterling de bénéfices sur les consolidés. Le lendemain, le courrier de Paris apporta la nouvelle de la bataille d'Austerlitz et du triomphe de Napoléon. Alors le comité de la bourse décréta l'annulation des opérations de bourse faites la veille. L'amiral Cochrane fut traduit devant la cour des pairs qui le condamna à un an de prison et à une amende considérable. P. D.

FAITS DIVERS.

EMBUITE DES ANTI-RENTIERS.—On écrit d'Hudson que la guerre civile va croissant. Un des chefs des *anti-rentiers*, le Dr. Boughton, qui avait pris le nom de guerre de *Gros Tommer*, emprunté au langage des Indiens dont les modernes agrairiens empruntent aussi le costume, est en prison, et cet intrépide guerrier s'y est évanoui deux ou trois fois, dit-on. Un des quatre prisonniers a commencé des révélations sur les secrets de l'association formée le 19 octobre dernier dans le comté d'Hudson. On dit que plusieurs riches fermiers se trouvent compromis. Le shériff a reçu, d'une source respectable, avis que les anti-rentiers devaient se réunir à Copake et marcher de là sur Hudson, pour incendier la ville et délivrer les prisonniers. Le corps des bourgeois de la milice d'Albany a dû se porter, avec des armes supplémentaires, au secours de la cité d'Hudson. On compte généralement sur la fermeté du nouveau gouverneur Silas Wright, qui doit entrer en fonctions le 1er janvier prochain, pour arrêter ces troubles déplorable. On croit qu'il débitera par mettre ces comités en état de siège.

COLLISION FATALE DE STEAMBOATS.—Une fatale rencontre de steamboats vient d'avoir lieu sur le Mississippi. Le samedi 14 de ce mois, vers minuit, les steamers *Belle de Clarksville*, allant à Nashville, et le *Louisiana*, allant à la Nouvelle-Orléans, se heurtèrent à environ 25 milles au-dessous d'Helena [Arkansas]. Le choc fut si soudain et si violent, que le steamer *Belle*, en deux minutes, fut coulé à fond, le corps du bateau s'étant séparé des cabines. On a constaté la perte d'au moins 31 personnes, dont 18 passagers, et 12 noirs appartenant au navire. Le *Louisiana* est venu immédiatement au secours de l'équipage et des passagers. Ceux-ci ont perdu tout leur bagage. Il y avait à bord six chevaux de course d'un grand prix, qui ont été perdus, entr'autres le célèbre jument *Ann Hayes*. La rencontre des deux steamboats, d'après les informations fournies, a été tout-à-fait accidentelle, et a résulté de ce que le steamer *Belle* avait refusé d'obéir au gouvernail et était devenu ingouvernable. On a sauvé la caisse de ce bateau, contenant \$12,000. La cargaison et le steamboat étaient assurés.

REVOLTE A BORD.—Avant-hier dans l'après-midi, l'équipage du navire *Farewell*, qui partait de Phila-